

La classe ouverte

par

J. JUBARD



Légalement la classe est fermée sur la vie. Pédagogiquement, elle l'est plus encore peut-être.

On demande aux parents de se grouper pour défendre l'Ecole. Mais on ne défend bien que ce qu'on connaît. Il faut leur ouvrir les portes de l'Ecole.

Mais alors il faut avoir quelque chose à leur montrer, quelque chose qui ne soit pas seulement les leçons et les exercices définis toujours rabâchés. Il faut les enthousiasmer pour tout ce qui enthousiasme les enfants.

Or, nous seuls pouvons offrir aux parents le spectacle d'une classe au travail qui présente avec orgueil ses chefs-d'œuvre. Et c'est une des raisons de plus d'affirmer que la vraie défense laïque passe par l'Ecole Moderne.

C.F.

REUNION DE PARENTS D'ELEVES
DANS LA CLASSE

(Classe de CE1, 28 élèves, changement d'élèves chaque année, seule classe pratiquant la pédagogie Freinet dans la commune - (sur 15 classes). Nous avons donné une invitation à chaque famille. Nous en parlions depuis le lundi. « Ils » allaient venir. Tous? Pas certain. N'ai-je pas eu ce texte dans la semaine?

J'ai rêvé que maman ne venait pas à l'école. J'étais malheureux. Je pleurais.

En voulant bien faire, je me créais un autre dilemme : et les gosses dont les parents ne viendraient pas?

Vendredi matin, parmi les textes libres, une « petite graine de poésie ». Et j'entendis : « *Mais, tu es poète, Clark!* »

Et toute la classe se mit à la recherche. Voici le poème mis au point en commun

TRISTESSE ET JOIE

*La forêt,
c'est beaucoup d'arbres,
beaucoup de feuilles,
beaucoup de houx,
beaucoup de bêtes.
L'hiver arrive.
Plus de feuilles.
Il tombe de la neige.
Plus d'oiseaux.
Le vent souffle.
L'été,
c'est le soleil en fleur,
les fleurs en soleil,
la joie des feuilles,
la fête des oiseaux,
la vie, l'amour des bêtes,
la lumière de la forêt.*

« *Madame, on l'écrit au tableau, le texte de Clark! Et on écrira Clark*

Rodgers en dessous. Et tout le monde le verra (quelle générosité!) Ta maman vient-elle?

— *Oui, et papa aussi* ».

La clé du mystère devait être là, dans cette réponse. Clark était passé inaperçu depuis la rentrée.

Ce même jour, le calcul vivant fut plus vivant que jamais.

« *Quel dommage que Jean-Marc, Patrick et Claude soient malades! On leur dira tout!* »

Et le soir, je pus entendre : « *C'était jour de fête aujourd'hui. Qu'est-ce qu'on a travaillé!* »

Eh oui, la fête, c'est le travail bien fait!

Samedi. La fébrilité est plus grande. C'est ce soir! Des récréations? A quoi bon. Nous partons déjeuner : « *Vous descendrez tôt Madame?* » Chaque fois que je le puis, je descends pendant la moitié de l'interclasse. Aujourd'hui, ce ne sont pas les livres, les ateliers qui sont visités. Ce sont les chiffons, le balai, la pelle qui sont à l'honneur. Il faut que tout soit net.

Puis, c'est le grand moment. Des mamans, des papas arrivent. 15 mamans. 5 papas. Même une toute petite sœur. Nous nous serrons. Nous libérons des chaises.

Et comme nous avons décidé de travailler devant les parents, Serge attaque, courageux. Mon cœur bat. Serge sait à peine, à peine lire. Pourvu qu'il n'y ait pas quelques moqueries! Je suis maintenant persuadée que personne n'a soupçonné le handicap de Serge. Il a lu, lentement, mais sans une faute. Quel acharnement il a dû mettre dans la journée à relire le brouillon (que je lui avais recopié).



Photo, École de Virazeil - L.-et-G.

Il s'agissait d'une enquête sur la pomme de pin. Voici la discussion qui suivit :

« Tu sais, toutes les pommes de pins ne sont pas rondes, j'en connais des pointues.

— Moi aussi, mais « c'est pas » du même sapin.

— Les sapins sont tous pareils.

— Non, ils n'ont pas tous les mêmes feuilles.

— On ne dit pas des feuilles.

— Comment on dit ?

— J'sais pas. Je vous en apporterai ».

L'assistance réagit. Les parents discutent avec les enfants. Je sais qu'ils écouteront et aideront leurs gosses maintenant.

La décision est prise que les enfants dessineraient leurs « arbres à pommes de pins » et en apporteraient une petite branche.

Je promets, de mon côté, de rechercher toute la documentation relative à ce sujet.

Serge a fini. Mais personne ne veut arrêter là ; Patrick et Jean-Pierre parlent du houx. C'est rapidement fait. Pas de curiosité dans l'assistance.

Jean-Paul et Jean-Michel présentent un travail sur le noyau de pêche. Après de nombreuses remarques qui m'en disent long sur leur esprit de recherche, nous en arrivons à l'amande qui est « fanée ».

« *Alors ton noyau n'aurait pas pu pousser !* »

Discussion sur les conditions d'une bonne germination. Rapprochement avec le pépin de la citrouille. Des termes précis, trouvés par eux-mêmes dans les *BT*, sont bien enregistrés et ont un sens. Les parents sont rassurés. Je sais maintenant que la partie est gagnée.

L'heure des ateliers arrive. Chacun va à son poste. Des mamans observent leurs gars : « *S'ils allaient faire des sottises !* »

« *Ne craignez rien. Ils sont trop sérieux aujourd'hui pour cela* ».

Alors, dans cette atmosphère de travail, nous ne pouvons, nous adultes, que travailler. Si je n'ai pas dit quatre paroles au cours des exposés, c'est maintenant mon tour.

Voici le plan succinct que j'ai suivi. Avec des mots qui me venaient du fond du cœur, d'un cœur de mère privée de ce qu'ils connaissaient là, je leur dis combien il était important qu'ils fussent venus pour la mise en confiance de leur enfant.

Je leur expliquai que l'enfant est un tout. Il a son intelligence, sa sensibilité. Cette intelligence peut transparaître dans l'acte intellectuel, mais aussi dans l'acte manuel, dans l'acte social. J'illustrai par des exemples.

Je me donnai un double but : informer, tranquilliser. C'est alors que j'en vins à quelques buts de la pédagogie Freinet : — intéresser l'enfant en partant de son monde pour parfois le conduire vers le monde des adultes (le texte de Jean-Michel sur *La nuit* nous conduisant au texte de Romain Rolland *Les bruits de la nuit*) ;

— faire que l'enfant découvre, s'étonne, réagisse, discute, juge, recherche.

La maîtresse est là qui apporte conseils, documentation, organisation matérielle.

Je montrai aux parents comment nos « enquêtes » conduisaient l'enfant de l'observation à la réflexion, puis à la découverte de règles, de lois, comment la curiosité éveillée donnait le désir d'en savoir davantage, comment les enfants étaient amenés à parler clairement, à préciser leur pensée quand ils questionnent ou quand ils répondent. Je montrai aussi la nécessité de donner un sens à ce qu'on fait ; le journal scolaire, la correspondance, etc... motivent le travail de l'enfant.

Enfin, j'insistai sur le besoin de réussite de tous en donnant des exemples d'adultes. L'échec répété étant synonyme de dégoût, de désintéret, il faut le combattre.

Après ce rapide brassage, je demandai aux parents s'ils avaient des questions à poser, des critiques à formuler.

« *Font-ils toujours le même atelier ?* »

J'expliquai notre organisation en ce domaine, le plan de travail hebdomadaire et collectif est au tableau. Chacun sait, parce qu'il l'a choisi, ce qu'il fera dans la semaine.

« *Se tiennent-ils à leur atelier ?* »

J'insistai sur le fait que la classe était organisée comme une vraie société. L'atelier fonctionne grâce à une équipe. Si un enfant manquait à son devoir, l'équipe serait désorganisée et la réprobation serait justifiée.

C'est la volonté d'assumer ses responsabilités, de réaliser le travail prévu qui se développe.

« *Comment se fait le passage dans une autre classe ?* »

Alors là, je fus moins sûre. (Je ne connais aucunement la réaction de la

collègue). Certes, les gosses souffriront peut-être de l'immobilité. J'insistai sur le non-sens qui consiste à faire rester assis pendant 6 heures des enfants de cet âge.

J'expliquai combien j'avais été désespérée personnellement en sortant de pension à 19 ans. Il m'aurait été agréable d'avoir quelqu'un pour me commander, me guider. Depuis 14 ans, j'en avais pris l'habitude. Au lieu de cela, il me fallait prendre des initiatives, reprendre contact avec un nouveau milieu, le vrai, la vie. J'en étais terriblement malheureuse.

Je pense que les gosses n'auront aucun mal à suivre pédagogiquement parlant. Il sera facile à ces enfants de comprendre : « *Sautez une ligne, écrivez à 5 carreaux* », d'obéir à des ordres précis.

(A ce moment, je fus un peu lâche. Je ne voulais pas attaquer les collègues. Ce n'était pas mon rôle. Je me demande pourtant si certains de mes élèves ne sont pas malheureux après. Pensez, au CE2, par exemple, ils font des révisions d'histoire, de géographie, car ils ont une composition mensuelle pour chacune de ces matières. Tout passa vite en ma tête. Je me tus).

C'est moi qui dus demander : « *Je sens qu'une question vous brûle les lèvres : et le classement ?* » Je n'eus pas le soupir de soulagement des deux années passées. Je pense que les réunions font tache d'huile et que les parents sont plus avertis.

J'essayai cependant de faire sentir l'avantage de se mesurer avec soi-même plutôt qu'avec le voisin. Et comment comparer des êtres si différents ?

Je demandai aussi si le fait d'envoyer le plan de travail chaque semaine était

satisfaisant et si nous devions continuer ainsi.

Je reçus des encouragements. C'est à ce moment que je me permis de faire remarquer : « *Vous avez oublié que les enfants étaient là. Réalisez-vous qu'ils sont 28 derrière nous, nous ignorant depuis qu'ils sont accaparés par leur travail ? Allons voir où ils en sont* ». J'eus l'impression que les parents s'éveillaient à la réalité. Rien n'avait été gâché. Tout se remettait en ordre. Tout avait parfaitement tourné : limographe, presse, imprimerie, machine à écrire, peinture, stylos-feutre. Trois objets en terre, même étaient nés : parmi eux, un amour de chat qui respirait la détente, la sécurité. Cette sécurité, ce doit être celle du gosse. C'est aussi un peu la mienne ce soir.

J. JUBARD

Pour tout classer

- un outil nouveau
à la CEL - Cannes
8 F (port en sus)